

ROBINSON CRUSOÉ

PAR DANIEL DE FOË (1)

(SUITE)

La pensée me vint qu'il était poursuivi par quelque sauvage ou épouvanté par quelque bête féroce; j'accourus à son secours; mais quand je fus assez près, je vis quelque chose qui lui pendait à l'épaule; c'était une bête qu'il avait tirée et qui ressemblait à un lièvre, avec cette différence qu'elle était d'une autre couleur et qu'elle avait les jambes plus longues; la chair en était fort bonne, et cet exploit nous causa beaucoup de joie: celle de Xuri venait surtout de ce qu'il avait trouvé de l'eau, sans avoir vu de sauvages; et c'était pour m'annoncer cette bonne nouvelle, qu'il s'était si fort empressé.

Nous vîmes ensuite qu'il n'était point nécessaire de nous donner tant de peine pour avoir de l'eau, car nous trouvâmes que la marée ne montait que fort peu dans la rivière, et que lorsqu'elle était basse, l'eau était douce un peu au-dessus de l'embouchure; ainsi nous remplîmes nos jarres, nous nous régâlâmes du lièvre que nous avions tué, et nous nous disposâmes à reprendre notre route, sans avoir remarqué, dans cette contrée, les traces d'aucune créature humaine. Comme j'avais déjà fait un voyage à cette côte, je savais bien que les îles Canaries et celles du Cap-Vert n'en étaient pas éloignées.

Mais n'ayant aucun des instruments propres à prendre la latitude, et d'ailleurs ma mémoire ne me fournissant aucune lumière sur la situation de ces îles, je ne savais où les aller chercher, ni de quel côté, dans quel endroit précisément il me faudrait diriger ma course. Sans tous ces obstacles j'aurais pu aisément gagner quelque-une de ces îles; mais mon espoir était qu'en suivant la côte, jusqu'à ce que j'arrivasse à cette partie où les Anglais font leur commerce, je rencontrerais quelqu'un de leurs vaisseaux, allant et venant à l'ordinaire, lequel voudrait bien nous recevoir.

Autant que j'en pus juger par mes calculs les plus exacts, il fallait que le lieu où nous étions alors fût cette région qui, étant située entre les terres de l'empereur de Maroc d'un côté, et la Nigritie de l'autre, est entièrement déserte et habitée seulement par des bêtes féroces. Il y avait autrefois des nègres, qui l'ont abandonnée depuis, et se sont retirés plus avant du côté du sud, dans la crainte des Maures; ceux-ci n'ont pas été fort désireux de s'y établir à cause de sa stérilité; et ce qui pouvait également éloigner les uns et les autres, c'est la quantité prodigieuse de tigres, de lions, de léopards et d'autres animaux féroces qui infestent le pays; en sorte que les Maures n'y vont jamais que pour chasser, et cela au nombre de deux ou trois mille hommes à la fois. En effet, dans l'étendue de près de cent milles, nous ne voyions que de vastes déserts pendant le jour et nous n'entendions que hurler et rugir pendant la nuit.

Il me sembla, plus d'une fois, que je voyais de jour le Pic de l'île de Ténériffe, l'une des Canaries. J'avais grande envie de me diriger vers la haute mer, pour essayer si je ne pourrais pas l'atteindre: c'est ce que je voulais faire par deux fois; mais toujours les vents contraires, et la mer trop enflée pour mon petit bâtiment, me forçaient à rebrousser chemin. Cela me fit résoudre à continuer mon premier dessein qui était de côtoyer.

Pendant que nous naviguions ainsi, nous fûmes souvent contraints de prendre terre pour nous procurer de l'eau; une fois, entre autres, qu'il était de bon matin, nous vîmes mouiller sous une petite pointe assez élevée; et comme la marée montait, nous attendions tranquillement qu'elle nous portât plus avant. Xuri, qui avait, à ce qu'il paraît, les yeux plus perçants

que moi, m'appela tout bas et me dit que nous ferions mieux de nous éloigner du rivage; "car, continua-t-il, ne voyez-vous pas le monstre effroyable qui est étendu, et qui dort sur le flanc de ce monticule?" Je jetai les yeux du côté qu'il montrait du doigt; et véritablement je vis un monstre épouvantable: c'était un lion d'une grosseur énorme, couché sur le penchant d'une éminence, et dans une petite enfonçure qui le mettait à l'ombre. "Xuri, dis-je alors, allez à terre et vous le tuerez." Xuri parut tout effrayé de ce que je lui proposais, et me fit cette réponse: "Moi tuer lui! hélas! lui croquer moi d'une bouchée." Je ne lui en parlai pas davantage; mais je lui dis de ne point faire de bruit. Nous avions trois fusils, je commençai par prendre le plus grand, qui avait presque un calibre de mousquet, j'y mis une bonne charge de poudre, et trois grosses balles, et le posai à côté de moi: j'en pris un autre que je chargeai à deux balles, et enfin le troisième, dans lequel je fis couler cinq chevrotines. Ensuite reprenant celui qui avait été chargé le premier, je mets du temps à bien mirer, et je vise à la tête de l'animal; mais



Les balles lui cassèrent l'os de la jambe,

comme il était couché de manière qu'une de ses pattes lui passait par-dessus le museau, les balles l'atteignirent autour du genou, et lui cassèrent l'os de la jambe. Il se leva d'abord en grondant; mais sentant sa jambe cassée, il retomba, puis il se releva encore sur trois jambes, se mettant à rugir d'une force épouvantable. J'étais un peu surpris de ne l'avoir point blessé à la tête; mais enfin je me saisis sur-le-champ du second fusil; et quoiqu'il commençât à se remuer, et même à fuir, je lui déchargeai un autre coup qui lui donna dans la tête, et j'eus le plaisir de le voir tomber roide mort, ne faisant que peu de bruit, mais se débattant comme étant aux abois. Alors Xuri prend courage, et me demande de le laisser aller à terre; je le lui permets; il se jette dans l'eau sans balancer; tenant un petit fusil d'une main, il nage de l'autre jusqu'au rivage, s'avance tout près de l'animal, en lui appliquant à l'oreille le bout du fusil, lâche un troisième coup, qui l'achève.

A la vérité, cette expédition nous donnait du divertissement, mais non pas de quoi manger, et j'étais bien fâché de perdre trois charges de poudre et de plomb sur une bête qui ne nous serait bonne à rien. Néanmoins Xuri dit qu'il en voulait tirer quelque chose. Il vint donc à bord, et me pria de lui donner la hache. Je lui demandai ce qu'il en voulait faire: "Moi couper la tête à lui", me répondit-il, mais cette entreprise se trouva au-dessus de ses forces; il se contenta de lui couper une patte, qu'il apporta, et qui était d'une grosseur monstrueuse.

Je songeai pourtant que sa peau pourrait bien ne nous être pas tout à fait inutile; et cela me fit résoudre à l'écorcher, si j'en pouvais venir à bout. Xuri et moi nous nous mîmes donc à l'ouvrage; mais Xuri était celui de nous deux qui s'y entendait le mieux, car pour moi je savais fort peu comment m'y prendre. Cette opération nous occupa toute la journée; mais aussi nous enlevâmes le cuir, et l'ayant étendu sur notre cabine, le soleil le sécha en deux jours; je m'en servis dans la suite en guise de matelas.

Quand nous eûmes continué notre course pendant dix jours de plus, je remarquai que la côte était habitée, et nous vîmes en deux ou trois endroits des gens qui se tenaient sur le rivage pour nous voir passer, nous pouvions même remarquer qu'ils étaient noirs et nus. J'avais envie de débarquer et d'aller à eux; mais Xuri, qui ne me donnait jamais que de sages conseils, m'en dissuada; néanmoins je voguai près de terre, afin de pouvoir leur parler. En même temps ils se mirent à courir le long du rivage; je remarquai qu'ils n'avaient point d'armes, excepté un d'entre eux, portant à la main un petit bâton que Xuri disait être une lance, et qu'ils savaient jeter fort loin, et avec beaucoup d'adresse. Ainsi je me tins à distance

respectueuse, et leur parlai par signes le mieux que je pus, leur demandant quelque chose à manger; ils me firent signe d'arrêter mon bateau, et qu'ils m'en iraient chercher.

Nous amenâmes la voile. Deux de ces hommes coururent un peu loin dans les terres, et, en moins d'une demi-heure, furent de retour. Ils apportèrent deux morceaux de viande et du grain tel que ce pays en pouvait produire; mais nous ne savions ni quelle sorte de viande, ni quelle sorte de blé c'était; nous étions néanmoins fort disposés à accepter ces provisions. Il s'agissait seulement de savoir avec quelle précaution s'en emparer; car je n'étais point d'humeur à les aller prendre à terre; et, de leur côté, ils avaient peur de nous. Ils prirent un moyen bon pour nous

et pour eux; en effet, ils apportèrent sur le rivage ce qu'ils avaient à nous donner, et l'ayant mis à terre, se retirèrent et se tinrent loin de là, jusqu'à ce que l'étant allés chercher nous l'emportâmes à notre bord; après quoi ils revinrent au rivage, où ils prirent une bouteille de liqueurs que j'y avait laissée en paiement de leurs vivres. J'y avais laissé aussi nos jarres, qu'ils remplirent d'eau, et que nous allâmes reprendre avec les mêmes précautions.

Avec ces provisions je remis à la voile, et continuai ma course au sud, pendant onze jours ou environ, durant lesquels je n'eus pas la moindre envie d'approcher de terre. Au bout de ce terme je vis que le continent s'allongeait bien avant dans la mer: c'était justement vis-à-vis de moi, à quatre ou cinq lieues de distance; il faisait un grand calme, et je fis un long détour pour pouvoir gagner la pointe: j'en vins à bout, et lorsque je la doublai, j'étais à deux lieues du continent, voyant distinctement d'autres terres à l'opposite. Alors je conclus, ce qui était vrai, que j'avais d'un côté le cap Vert, et de l'autre, les îles qui en portent le nom. Je ne savais pourtant pas encore vers lequel des deux côtés je devais me tourner: car s'il survenait un vent un peu fort, je pouvais bien manquer l'un et l'autre.

V

ARRIVÉE ET SEJOUR AU BRÉSIL

Dans cette perplexité je devins rêveur. J'entraî dans la cabine, laissant à Xuri le soin du gouvernail, et je m'assis. Mais tout à coup ce